

ALDANOV

› Frédéric Verger

Mark Aldanov, l'un des meilleurs romanciers de l'émigration russe, proche d'Ivan Bounine, ami et soutien du jeune Vladimir Nabokov, est aujourd'hui un peu oublié. Ses romans, fort lus dans les années trente, qui prennent souvent pour toile de fond la tourmente de la révolution française et de l'Empire, ne sont pas de grandes machines spectaculaires mais de brefs et fins récits, dont l'apparente simplicité peut masquer la profondeur aux yeux du lecteur superficiel. Ils mettent en scène des personnages historiques ou inventés dans des situations quotidiennes de la vie où l'histoire ne leur apparaît que comme un murmure lointain, une menace invisible qui, même lorsque sa réalité atroce est devenue indubitable, semble un fantasme à peine croyable. Car c'est la notion même d'« évènement historique » qu'interroge et remet en cause à sa façon Aldanov.

Suicide (1), son dernier roman, paru en 1957 et fort épais celui-là, s'attaque enfin au grand motif de sa vie et de son œuvre : la Première Guerre mondiale et la révolution russe, la vingtaine d'années séparant 1903, le moment où Lénine devient le chef de son parti révolutionnaire, de 1924, où il meurt en doutant pour la première fois de sa vie. Vingt ans qui correspondent au moment d'autodestruction de l'Europe (le mot russe pour « suicide » évoque davantage ce que le terme « autodestruction »

implique de processus maladif, inconscient et incontrôlable). Le livre suit alternativement des personnages historiques et des personnages imaginaires que ces vingt ans vont détruire ou transformer en destructeurs. Que le lecteur ne s'attende pas à une vaste fresque, au violon-Jivago, à des reconstitutions à grand spectacle plus ou moins frelatées, ni à des considérations politico-métaphysiques dont l'ampleur apparente vise à cacher la banalité fondamentale. Il n'y aura

Frédéric Verger est professeur agrégé de lettres. Dernier ouvrage publié : *Les Réveuses* (Gallimard, 2017).

personnages illustres (Lénine au restaurant, Einstein recevant la revue où son premier article est publié, Mussolini déambulant dans les rues de Milan), des méditations (où les personnages tâtent pour ainsi dire leurs peurs secrètes) et des conversations qui ressuscitent les préoccupations, les habitudes et les plaisirs du passé en même temps qu'ils font apparaître la naïveté agaçante ou touchante des êtres incapables de comprendre le moment historique qu'ils sont en train de vivre. Pour la plupart des bourgeois ou petits-bourgeois que met en scène Aldanov, les bouleversements historiques qui vont briser leur vie se déroulent « hors-champ », et l'on peut mourir de faim sans avoir vu ne serait-ce qu'une émeute. C'est en semblant ainsi rapetisser le regard qu'Aldanov est profond. Sa manière vient d'une facette du génie de Tolstoï : noter la moindre interaction des personnages en imaginant de façon extrêmement concrète et vivante ce qui leur passe par la tête. Il ne s'agit pas simplement de « faire vrai », mais de montrer que c'est aussi dans tous ces affects individuels, dans ce jeu immense des plis que prennent les âmes, que se joue l'histoire. Sa sensibilité, son tact dans la recreation de la psychologie des personnages est extraordinaire : jeune femme socialiste, industriel générique et naïf, millionnaire sceptique et dégoûté, personnages historiques, tous sont rendus avec une évidence, un naturel, une vérité qui fait oublier l'art même. Rares sont les romanciers qui possèdent une telle densité alliée à une telle légèreté de tour de main. Soljenitsyne a lu Aldanov et s'est inspiré de cet aspect dans sa monumentale *Roue rouge*. Mais n'ayant voulu s'y tenir, pris par le désir d'élargir son projet à une dimension plus épique, chorale, interprétative, philosophique, politique, il aboutit à une sorte de délire architectural, une construction pharaonique où périssent à la tâche la rigueur de la fiction et la fraîcheur de la